

UPA - Compte-rendu de l'atelier "Regards croisés" du 3 décembre 2019
« Du mensonge à la violence » d'Hannah Arendt , partie 3 ("Sur la violence", ch. II)

Voir ci-jointe la présentation d'Anouk Bartolini : <191203 Présentation Anouk.pdf>

18 participants à ce premier atelier consacré à notre thème de l'année "Pouvoir, puissance".

La plupart ont trouvé ce texte compliqué, voire tarabiscoté et en tous cas difficile à lire.

À cela, deux raisons principales :

- Sémantique, qui tient aux définitions personnelles qu'Hannah Arendt donne aux termes pouvoir / puissance / force / autorité / violence. La traduction française n'aidant pas à la compréhension (Jean-Robert Alcaras avait attiré notre attention sur ce point), une certaine confusion s'est installée dans le débat !
- Rhétorique, car Arendt a coutume de procéder de manière dialectique : exposé argumenté du point de vue qu'elle critique, puis développement de sa propre thèse. Ce mouvement de pensée peut paraître déroutant à un lecteur peu habitué à cette manière de finalement laisser chacun libre de son opinion, tout en l'amenant à se poser bien des questions.

De nombreuses références à divers auteurs ne facilitent pas la compréhension : Hannah Arendt possède une immense culture, et pour la suivre il faut connaître un minimum Hegel, Marx, Sartre, Franz Fanon, Oswald Spengler, Georges Sorel, Wilfredo Pareto, sans oublier Max Weber, Konrad Lorenz et même Mao-Tsé-Toung (le pouvoir est-il au bout du fusil ?) ! Pour quelques-uns de ces auteurs, quelques éclaircissements se sont avérés nécessaires, d'autant plus qu'Arendt ne se prive pas de les critiquer.

Plusieurs points ont fait l'unanimité.

Tout d'abord, l'importance du contexte de nouvelles formes de violence dans lequel ces articles ont été écrits : dissuasion nucléaire, armes chimiques, guerre du Vietnam et conflits asymétriques, black power, mouvement hippie (dont elle critique la marginalité), révoltes étudiantes (dont elle craint qu'elles ne dégénèrent en actions violentes et n'aboutissent à la destruction de l'université), etc. La journaliste Hannah Arendt était extrêmement attentive à ces événements qu'elle commente et dont elle tire une partie de ses analyses, tout en produisant des réflexions encore tout à fait pertinentes aujourd'hui. Surprenante actualité de ce texte !

Ensuite, et c'est une évidence pour tous, une idée forte traverse toute cette œuvre : « ... il ne faut pas confondre pouvoir et violence. Le pouvoir et la violence s'opposent par leur nature même ; lorsque l'un des deux prédomine de façon absolue, l'autre est éliminé. » (p. 157 dans l'édition Pocket), et plus loin : « Tout affaiblissement du pouvoir est une invite manifeste à la violence. » (p.187). Le pouvoir demande consentement et légitimité, la violence n'est jamais légitime, même lorsqu'elle est pratiquée par l'État (≠ Max Weber).

Spengler, Sorel, Sartre, Fanon se fourvoient en voyant dans la violence une expression de l'élan vital et un outil de progrès. Arendt avait auparavant critiqué l'idée hégélienne de « progrès de l'humanité dans son ensemble (p.129)... article que l'on peut se procurer à la grande foire aux superstitions de notre temps. » (p.133).

Faisant sans doute sens au siècle des Lumières, cette idée a peu à peu perdu sa pertinence, avec l'industrialisation, l'avènement des masses, et plus près de nous la mondialisation. Le "centralisme bureaucratique" paralyse la pratique démocratique et tue la possibilité d'action ; l'action qui est, ce fut fortement rappelé, le concept central de "La Condition de l'homme moderne", œuvre capitale d'Hannah Arendt.

« C'est la possibilité d'action qui fait de l'homme un être politique. » (p.182)

Le débat s'est alors porté sur la dernière partie, où Arendt exprime sa conception d'un État vraiment démocratique : fédération de conseils, pouvoir réparti de manière horizontale, transparence, subsidiarité, propositions qui peuvent sembler utopiques, mais toujours d'actualité.

François Riether